

JAN COSTIN WAGNER

L'été la nuit

roman traduit de l'allemand par Marie-Claude Auger

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LUNE DE GLACE, Gallimard, 2006 ; Babel noir nº 68.
ARCHIVES NOMADES, Cheyne, 2009.
LE SILENCE, Jacqueline Chambon, 2009 ; Babel noir nº 96.
L'HIVER DES LIONS, Jacqueline Chambon, 2010 ; Babel noir nº 130.
LUMIÈRE DANS UNE MAISON OBSCURE, Jacqueline Chambon, 2012 ; Babel noir nº 160.
LE PREMIER MAI TOMBA LA DERNIÈRE NEIGE, Jacqueline Chambon, 2015 ; Babel noir nº 192.
SAKARI TRAVERSE LES NUAGES, Jacqueline Chambon, 2018.

Ce livre a reçu une aide à la traduction du Goethe-Institut.

Titre original :
Sommer bei Nacht
Éditeur original :
Verlag Galiani, Berlin
© Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne, 2020

Photographie de couverture : © Achim Lippoth / Trunk Archive

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15431-8

JAN COSTIN WAGNER

L'été la nuit

roman traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger

ACTES SUD

You paint a silhouette,
you wore it
with regret in limbo
once again, found a raven

(raven)

UN

Un été de rêve
à votre portée
à un tarif préférentiel
pour les premiers venus

MARKO

Il est allé dans le magasin de jouets, a fait ses achats. Deux peluches. En sortant, ses peluches sous le bras, il a réalisé une fois de plus qu'elles sont plutôt grandes. Un peu encombrantes. Mais les grandes peluches, ça fait plaisir. Plus elles sont grandes, plus le plaisir est grand. Il a démarré. Est descendu.

Il traverse maintenant l'été vibrant de chaleur. Elle rebondit. Il essaie de l'attraper, comme un ballon, la renvoie contre les murs gris des maisons. Il a chaud et froid, froid et chaud. Dans ses mains, le tissu pelucheux qu'il tâte du bout des doigts.

La cour de l'école est bruyante. Animation, pense-t-il. Le mot lui passe par la tête. Un drôle de mot. Il a l'impression que les peluches sont trop grandes. Le gênent. Il le savait. Il se dirige vers une longue table blanche, étroite, au milieu du brouhaha des enfants. Une rangée de tables, derrière, des femmes souriantes. Il pose une des peluches, s'accroche à l'autre.

— Ton ours ?

La voix vient d'en bas. Glisse le long de ses hanches. Une voix claire. Il hoche la tête. Regarde le petit garçon.

— Oui, dit-il.

Il tend l'ours en peluche à l'enfant, lui prend la main. Quelque chose s'enclenche. Sa main dans celle du garçon et encore quelque chose. Quelque chose d'autre.

Ils marchent. Il parle au garçon. Lui explique pourquoi ils marchent. Les murs gris des maisons sont maintenant de l'autre côté de la rue, inversés. Tout est différent, nouveau. Les murs sont aussi gris qu'avant, mais la chaleur ne rebondit plus, elle se presse contre lui, l'enveloppe. Le garçon marche en lui tenant la main, comme si c'était son fils.

En toile de fond, le bruit des conversations, les cris des enfants, les rires s'éteignent peu à peu.

Sa voiture est dans une rue latérale. Il donne au garçon un coup sur la tempe avant de l'allonger sur la banquette arrière.

Il monte, met le moteur en marche, démarre. S'éloigne. Les murs gris rapetissent. Rapetissent de plus en plus, disparaissent presque.

BEN

Un vaste champ. Il est seul. S'arrête, reste immobile. Sur ses gardes. Il n'y a personne, on ne voit personne, on n'entend personne. Personne. Il est seul au monde. Seul dans le champ. Il a la gueule de bois, bien qu'il n'ait pas bu. Épuisé, soulagé. D'une façon douloureuse. Il sent qu'il va mourir. Un jour, à une heure encore inconnue.

Le smartphone joue une mélodie qu'il a souvent entendue sans jamais la connaître. Elle était déjà là

quand il l'a acheté. Dans une boutique de téléphonie. Des lumières multicolores. Des gens qui se font plaisir. Sans manifester ni joie ni émotion.

— Oui ? dit-il.

— Ton jour de congé tombe à l'eau, dit Christian. Un enfant a disparu. Un garçon.

Ben se tait. Les paroles de Christian résonnent dans la pièce. Visqueuses. Un enfant, un garçon, disparu.

— Ben ?

— Oui ?

— Tu as entendu ? Tu es réveillé ?

— Oui.

Il sent Svéa contre son bras.

— Chut, tout va bien, dit-il. C'est Christian qui m'appelle. Dors.

— Tu dois y aller ?

— Oui, tout de suite. Dors.

Il sort du lit. Son regard effleure Svéa tandis qu'il se dirige vers la porte. Puis il est dans une autre pièce, derrière les fenêtres, du soleil.

— Ben ? demande Christian.

— Oui, excuse-moi. Je suis sorti de la chambre, Svéa dort.

— La sieste ?

— Oui, elle est rentrée hier de Corée et a un léger jet-lag. On faisait une petite sieste.

— Ah. OK. Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Oui, c'est où ?

— 11, Holunderweg. Une école primaire. Il y a un vide-grenier aujourd'hui. Wiesbaden-Biebrich. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure, pense Ben.

CHRISTIAN

Christian fait glisser son smartphone dans sa poche, observe la scène.

Des femmes, des enfants. Un gardien perplexe. Le gardien de l'école a l'air sorti tout droit d'un film. Un film fait de clichés. Il porte une combinaison d'artisan, il est corpulent, à moitié chauve. Plusieurs femmes ont des discussions animées, les autres, en retrait, se taisent, repliées sur elles-mêmes, mais elles aussi sont sous le choc.

Un garçon a disparu. Christian sent que ses yeux le piquent. Il les ferme, les ouvre. Des collègues en uniforme sont présents. C'est lui, Christian, qui mène l'enquête. Seul pour le moment, jusqu'à ce que Ben arrive, il s'est déjà mis en route, mais le trajet lui demandera encore un certain temps.

Le trajet de chez lui jusqu'ici. De sa sieste et ses rêves jusqu'au lieu de la disparition.

Christian se demande ce dont Ben a rêvé. Si c'était un beau rêve ou pas. Question de perspective. L'absence de rêves, d'après ce qu'il a lu, ne se produit généralement que dans le sommeil profond. Ce qui expliquerait que dans les rêves on garde le lien avec la réalité. Avec la vie. Tandis que le sommeil profond établit un lien avec la mort.

Au moment où il va arriver sur place, il doit être en mesure de dire son texte. Sans faute.

Il fait quelques pas, lentement, il s'imagine dans la peau d'un policier qui enquête. Sur un cas de disparition. Peut-être d'enlèvement. Ses yeux le piquent, un rire silencieux vibre sur ses lèvres. Un fragment de seconde puis disparaît. Il avance. S'imagine être l'enquêteur en chef qu'il est réellement.

Ben traverse l'été. Roule au cœur de l'été. Sa vitesse est modérée, ses pensées dans le vague.

L'après-midi. Presque quatre heures. L'école est un long bâtiment plat. Gris clair dans la lumière du soleil. Des stands sur une pelouse verte. Des gens vêtus de couleurs.

Il descend de voiture, aperçoit Christian, qui se balance imperceptiblement d'un pied sur l'autre, dégingandé, en écoutant les explications d'un homme trapu. L'homme a l'air d'être un gardien.

Ben s'approche, devine déjà les paroles que l'homme prononce. Puis les entend.

— … n'ai rien remarqué du tout, dit l'homme.

— Ah, Ben, dit Christian.

— Salut, dit Ben.

— M. Schäfer est le gardien de cette école. Il n'a rien remarqué. Il ne sait pas comment le garçon a pu disparaître.

— Quel âge, le garçon ? Comment s'appelle-t-il ? demande Ben.

— Cinq ans. Jannis. Il était avec sa mère et sa sœur. Léa Meininger et sa fille. La fille était une élève de l'école. Elles sont là-derrière.

Ben suit le regard de Christian. Sous un arbre, à l'ombre, se trouvent une femme et une fillette. Les deux, en rose et blanc. Même look. Mère et fille. Il se demande vaguement de quelle couleur étaient les vêtements du garçon.

— On a commencé à onze heures et demie. Le vide-grenier traditionnel de l'été. Les parents et les enseignants vendent des trucs pour de bonnes causes. Vers midi moins le quart, le garçon, Jannis, a disparu tout

d'un coup. Les gens l'ont cherché. Entre autres, M. Schäfer, lui aussi.

M. Schäfer, le gardien, acquiesce.

— Au bout d'environ une heure de recherches vaines, la mère a prévenu la police.

Ben attend.

— Environ trois heures se sont écoulées depuis la disparition du garçon. Un avis de recherche vient d'être lancé sur la base d'une photo que nous a donnée la mère.

Ben hoche la tête, Christian lui tend la photo. Elle représente Jannis, avec un sourire de circonstance, devant un petit tableau sur lequel est écrit *Dinosaure* à la craie blanche. Probablement une photo prise par un photographe à l'école maternelle. Jannis est membre du groupe des dinosaures. Un instant, l'idée effleure Ben. Comme si c'était un fragment de solution, comme si elle racontait une histoire qui explique tout. De la première à la dernière phrase, et qui finit bien.

— Oui, dit-il.

— Mark Lederer est derrière, dans le parking. Ils ont peut-être des caméras de surveillance.

Ben se retourne, voit le parking à étages qui fait partie d'un grand centre commercial. Le bâtiment ovale repose sous le soleil, tel un colosse silencieux. Des bandeaux publicitaires figurent sur la façade grise. *Burger King*, *New Yorker MaxiDaxi*, *CineMAX.*

— Ce n'est pas tout près mais avec un peu de chance le garçon a disparu dans cette direction.

Ben hoche la tête. Avec un peu de chance, pense-t-il.

Il voit la mère et la sœur. En rose et blanc. Une belle journée. Vendre des choses, faire plaisir, pour de bonnes causes. Il s'avance déjà, pas à pas, vers elles.

Elle ne voit l'homme qu'une fois qu'il est arrivé près d'elles. Devant elles. Elle ne l'a pas vu venir, de même qu'elle n'a pas vu Jannis partir.

— Madame Meininger ?

Elle hoche la tête. Elle cherche dans les yeux, sur le visage de l'homme, sur ses lèvres, le mot qui ramènera Jannis.

— Mon nom est Neven. Ben Neven. Je suis un des enquêteurs qui…

— Il s'agit de Jannis, mon fils.

— Madame Meininger, redites-moi, je vous prie, comment ça s'est passé. Quand avez-vous vu Jannis pour la dernière fois ? Et où exactement ?

— Jannis a disparu.

— Madame Meininger, racontez-moi encore une fois…

— Nous sommes arrivés ici. Je suis entrée pour déposer nos affaires, pour le vide-grenier. Cela ne m'a pas pris une minute.

Ben hoche la tête, regarde autour de lui.

— Entrée ici, donc ?

Il montre l'entrée principale au-dessus de laquelle se détache, en grosses lettres, le nom de l'école.

— Oui, dit-elle. Sur la droite, dans la première salle de classe, on rassemble les affaires avant de les disposer sur les stands.

— Je comprends, dit Ben, et votre fils Jannis était…

— Il était avec moi. Avec nous.

Elle se tourne vers sa fille, qui croise son regard.

— Ma fille, Sarah, dit-elle.

— J'ai aussi apporté des affaires, dit Sarah. Jannis était là, en fait. Il a même apporté quelque chose.

— Oui, c'est vrai. Il avait un vieux bateau Playmobil. Ces derniers jours, il jouait encore avec, et puis il a décrété qu'il voulait quand même l'emporter au vide-grenier. Pour que d'autres enfants en profitent.

Ben hoche la tête. Il perçoit un bruit, juste derrière ses oreilles. Comme le bruit de la mer.

— Je croyais qu'il était là, qu'il nous suivait, dit la fille, Sarah.

Ben garde les yeux posés sur elle.

— Ce bateau…, murmure-t-il.

— Il a dû le porter à l'intérieur et ressortir aussitôt. Je ne sais pas, dit la mère, j'ai parlé un instant avec l'institutrice qui organise le vide-grenier.

— Bien. Qui est-ce, cette institutrice ?

— Mme Spahn. Je crois qu'elle est à l'intérieur. Elle a des cheveux blonds. Des cheveux clairs. Presque blancs.

— Bon, je vous remercie.

Il s'éloigne. Rose et blanc. L'été. Un garçon qui a envie de faire profiter d'autres enfants de ses jouets. Il entre dans le bâtiment, une agréable fraîcheur l'enveloppe.

Dans la salle de classe, il ne voit pas de femme aux cheveux clairs mais aperçoit tout de suite, sur une table grise, à côté d'autres objets, le bateau de pirates marron foncé qu'il a lui-même eu enfant et sur lequel flotte un pavillon à tête de mort.

Espace gris,
élégante surface en verre,
fonctionnalités améliorées,
nouvelle génération,
certifié IP67,
le nouveau processeur
A11 – Bionic –
64 bits
livré avec
sa capacité
haute résolution
en 4 à 8 K.

CHRISTIAN

Christian est à l'ombre. Il se sent bien, en sécurité, protégé. La fraîcheur semble prouver l'absurdité de la journée torride qui l'attend dehors. L'homme assis devant l'écran, qui fait défiler les images scintillantes, s'ennuie. C'est inhabituel.

Confrontés à une enquête policière, les gens deviennent souvent nerveux. Sans le vouloir, ils entrent dans une sorte de jeu de rôle, s'efforçant de correspondre à ce qu'on attend d'eux. Ou bien, dans de rares cas, de ne pas y correspondre. Ici, ce gardien de parking donne l'impression d'être surtout énervé. Par lui ? Par la vie ? Par des choses qui nécessitent un effort imprévu ?

Christian regarde les images qui défilent et, dans le coin droit du bas, l'heure. 11 h 32. 11 h 33. 11 h 34.

Au moment même où l'homme se renverse dans son fauteuil, Christian voit ce que ses yeux cherchaient.

— Stop, dit-il.

— Quoi ?

— Stop ! Je voudrais voir ça avec arrêt sur image.

— Arrêt sur image, marmonne le gardien.

Pendant que Christian regarde les deux silhouettes grises, noires, les mirages reviennent. L'idée que ce n'est pas vrai. Il n'est pas vraiment là, devant cette image grise. Il est à l'écart, en dehors, il s'observe, lui et le gardien. Deux inconnus.

— Et maintenant ? demande le gardien.

— Vous pouvez zoomer ? Les deux, l'homme et le garçon ?

— Bien sûr, dit le gardien.

Christian observe les deux silhouettes sur l'écran. Une grande et une petite. Un homme, un petit garçon. Le garçon a quelque chose dans la main. Une grande peluche ?

— Alors ? marmonne le gardien.

— J'aurais besoin d'une sortie papier.

— D'accord, dit le gardien.

Christian revient encore une fois sur l'image. Concentré. L'autre image, qui n'est pas la bonne, celle dans laquelle tout ne s'est pas réellement passé, s'est retirée, comme une tortue dans sa carapace. Il essaie de distinguer des traits, de dessiner en pensée des contours. Il n'y arrive pas.

La seule chose qu'il distingue vraiment en y regardant de plus près, c'est la peluche. Un grand ours en peluche gris.

Il marche. Cette fois encore, il a l'impression de traverser l'été. De faire une trouée. La sensation agréable d'être en mouvement. Le toit du parking se dresse devant lui, tel un monstre. Un dinosaure gris, au milieu d'un monde à la fois pâle et coloré.

Mark Lederer et deux collègues en uniforme, une femme et un homme, sont devant les ascenseurs, près des caisses automatiques. Deux autres, en uniforme aussi, arpentent les lieux, regardent à l'intérieur des voitures immobiles. Les voitures dorment. Sans rêver.

— Christian est en bas avec le gardien du parking. Ils visionnent la vidéo de surveillance, dit Mark Lederer.

— Bien, dit Ben.

Il entre dans l'ascenseur, descend d'un étage. En sortant, il aperçoit Christian dans la guérite qui est éclairée, au milieu de l'obscurité. Christian lui fait signe d'approcher. Devant l'écran est assis un homme qui respire difficilement.

— On a quelque chose, dit Christian. Ça pourrait être le garçon. Mais ça pourrait aussi bien être un père et son fils qui reviennent du vide-grenier.

Ben hoche la tête. Plisse les yeux, les ouvre en grand, essaie de rendre nette l'image d'un vague gris.

— On peut rendre l'image plus nette ? Ou l'agrandir ?

— Non, je crains que non, marmonne le gardien.

— Pour le moment, c'est ce qu'on a pu obtenir de mieux, dit Christian.

— OK.

Ben s'approche encore. Groupe des dinosaures, pense-t-il. Un garçon avec un sourire de circonstance derrière lequel un vrai sourire franc attendait de trouver son chemin sur ses lèvres.

— C'est lui, dit Ben.

— Oui ? dit Christian.

Ben acquiesce. On dirait en effet le père et le fils. Qui se promènent ensemble. Il doit y avoir une caméra qui filme la zone à l'extérieur du parking. Ils longent tous les deux la route. Ben voit Jannis, dans l'été gris, blanc, noir, derrière les pixels, il aperçoit son sourire. Un sourire énigmatique, un sourire qui doit encore être *décompressé*, au bon format, à la bonne définition avant de pouvoir prendre forme.

— C'est Jannis, dit Ben. Et l'ours en peluche, il y en a un deuxième.

— Quoi ? demande Christian.

— Je viens d'en voir un, dit Ben. Le même. Sur une table du vide-grenier.

SARAH

Elle s'avance prudemment. S'arrête. Les policiers sont revenus, ils étaient dans le parking. Maintenant, ils sont dans la salle de classe, à l'ombre. Il fait étrangement frais ici.

Elle est sur le seuil, personne ne la remarque. Les deux policiers ont rejoint les deux autres qui portent des vêtements blancs, devant les tables où sont disposées les jolies choses. En arrivant, elle en avait déjà choisi certaines qu'elle voulait acheter.

Le gros ours en peluche n'en faisait pas partie mais il a l'air d'intéresser particulièrement les policiers. Au début, elle ne l'avait même pas vu. Il n'était pas là quand ils sont arrivés. Ce sont les policiers qui l'ont rapporté, de dehors, du soleil, avec des gants alors que c'est l'été. Délicatement, comme s'il était fragile. Ou blessé, à la patte.

Ils discutent tout en contemplant l'ours. Les deux hommes en blanc hochent la tête. Dehors d'autres policiers sont occupés à boucler un secteur. Tout le monde est prié de reculer et de quitter la pelouse. Elle ne sait pas où est maman. Elle ne sait absolument rien.

Elle est dans un décor qui ne colle pas. La pièce est trop fraîche, les policiers trop sérieux. Sauf un qui donne par moments l'impression d'avoir envie de rire. Les autres ne s'en aperçoivent pas, mais elle le voit parce qu'elle est comme lui. Avec cet homme, quelque chose ne colle pas, avec elle non plus. Parce qu'elle a parfois envie de rire, parce qu'elle ne peut pas le croire, tout simplement.

Tout ça ne peut pas s'être vraiment passé, rien de tout ça n'est vrai.

Jannis va surgir tout d'un coup en riant. Elle attend tout le temps que ça arrive enfin. Jannis rit. Maman rit et est fâchée, mais pas longtemps parce que Jannis est revenu. Depuis quelques minutes, Sarah se dit qu'un ours en peluche comme celui-ci plairait à Jannis. Pourquoi l'ours est-il là alors que Jannis a disparu ?

L'ours est posé sur la table. Les policiers sont autour, comme s'ils voulaient le soigner. L'opérer. Les policiers sont des chirurgiens, l'ours est malade.

Elle n'aime pas l'ours, elle ne sait pas pourquoi. Il n'y a pas de honte à être malade.

BEN

Quand il détourne les yeux de l'ours en peluche, Ben aperçoit Sarah, la sœur, à l'entrée de la salle de classe.

Il se dirige vers elle tout en cherchant quoi dire. Il ne trouve pas, et elle, quand il est en face d'elle, ne dit rien.

— Viens, on va sortir, dit-il enfin.

Il passe devant, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Revenir au soleil. Les espaces dehors, la pelouse verte sont maintenant bouclés, avec des rubans rouges qui flottent dans le vent tiède. Les visiteurs du vide-grenier sont à l'extérieur de ce décor, le long de la rue, silencieux, certains chuchotent, comme si, dans ces circonstances, tout était confidentiel. Secret, caché.

Une pensée tressaille, une sensation, une image lumineuse qu'il a vue dans la nuit.

— Ça arrive que Jannis s'éloigne, dit-elle, à quelques mètres, et puis il revient.

Il la regarde. Cherche son regard, détourne les yeux quand il le croise. Il acquiesce.

— L'ours, c'est important ? demande-t-elle.

Les mots résonnent. Il voit Christian qui est un peu plus loin, sur le bord à côté des rubans de signalisation rouges, avec une femme blonde. Sans doute Mme Spahn, l'institutrice. La femme parle, Christian écoute.

— Peut-être, dit-il. Nous ne savons pas encore.

— OK, dit Sarah.

— Dis-moi encore une fois quand précisément tu as vu Jannis pour la dernière fois.

— Quand on est arrivés. On a déchargé les affaires. À l'intérieur, dans la classe où se trouve l'ours en peluche.

— Bon. Et Jannis…

— Il est sorti en courant. Après avoir déposé son bateau, je crois. Maman a encore parlé avec l'institutrice.

— Et puis vous êtes sorties…

— Maman a cherché Jannis mais il n'était pas là. On a fait le tour du bâtiment. On a demandé à des gens. Et à un moment, c'est devenu… oui, bizarre.

Il hoche la tête.

— Ça se pourrait que Jannis ait rencontré quelqu'un qu'il connaissait ? Un homme ?

— Quel homme ?

— Il connaît des gens ici ? Peut-être des amis à vous ? Des pères ou des frères de camarades de classe ?

— Ben oui, ici, il y a beaucoup de gens qu'on connaît. Mais on leur a posé la question à tous, personne n'avait vu Jannis.

Du coin de l'œil, il aperçoit Christian qui se dirige vers eux.

— Mme Spahn a vu Jannis sortir en courant. Après avoir déposé son bateau. Elle a encore parlé cinq minutes avec la mère.

Ben acquiesce. Cette partie de l'histoire semble du moins coller.

— Les images de la caméra de surveillance doivent être à nouveau visionnées. Pour le moment, il est impossible de distinguer quoi que ce soit en dehors des contours et des ombres.

— Est-ce que tu as vu un autre ours en peluche comme celui-là ? demande Ben.

Sarah lève les yeux.

— Comme celui qui est dans la classe ?

— Oui.

— Non. Il a été déposé plus tard. Nous, quand on est arrivés, il n'y avait pas d'ours, j'aurais remarqué.

— Ou bien il y en a plusieurs, ou alors, contrairement à Jannis, l'ours est revenu, dit Christian.

Tout en traversant la pelouse verte, en direction des rubans de signalisation, derrière lesquels se trouvent les gens, Ben pense à un ours qui marche, tout seul.

— Excusez-moi, dit-il. Est-ce que quelqu'un parmi vous a vu un homme avec un ours en peluche ? Ou peut-être avec deux ours en peluche ?

Silence.

— Deux ours assez grands, surdimensionnés, dit Ben.

— Oui, moi.

Ben cherche le visage correspondant à la voix.

— Deux ours. L'homme était dehors, dans la rue.

Ben découvre le visage d'un petit garçon. L'espace d'un instant, il croit que c'est Jannis.

— Tu as vu l'homme avec les deux ours en peluche ?

— Oui, je l'ai vu. Mais je ne savais pas s'il en faisait partie.

— S'il faisait partie de quoi ?

— Oui, il avait l'air de ne pas savoir s'il en faisait partie. Je veux dire du vide-grenier.

— Tu veux dire qu'il était… hésitant ?

— Exactement, dit l'enfant.

— Tu peux me dire comment il était ? Quel âge il avait ?

— Je sais pas. Jeune ou vieux.

Ben attend.

— En fait, d'une certaine manière, les deux. On aurait dit un enfant, avec les deux peluches. Mais aussi un vieil homme. Bien plus vieux qu'un enfant. Il avait… pas beaucoup de cheveux.

— Tu l'avais déjà vu avant ? Ici à l'école ? Il a parlé avec des gens ? C'est peut-être le papa d'un enfant ?

— Non.

— Non ?

— Non, il était tout seul.

— OK, est-ce que tu l'as vu avec Jannis ? Tu connais Jannis ?

— Non. Mais il y avait personne avec l'homme. L'homme était tout seul.

Ben hoche la tête. Seul, pense-t-il. Tout seul.

— Mais non, pas tout seul, évidemment, dit le garçon.

— Quoi ?
— Il avait les deux ours en peluche.

MARKO

Pendant que l'enfant était inconscient, Marko l'a couché sur le lit et a essayé sur lui les affaires qu'il avait commandées en ligne.

Le garçon dort toujours. Il est sans connaissance, n'a rien vu. C'est bien, ce n'est pas bien. Toute la journée se déroule autrement que prévu. De travers.

Il étend le garçon dans la baignoire. Dans le séjour, il allume la télévision. Son cœur fait un petit bond quand il voit que c'est un dessin animé qu'il aime bien.

Il s'assied dans le fauteuil, regarde les images, pense qu'il est fatigué et pourrait dormir, comme le garçon, peut-être rêver la même chose.

Dans un
monde digital
ma voiture
me dit
quand il est temps
de partir.

La voiture dont ils
rêvaient enfants
vient d'être dépassée.

Ma voiture connaît
mon nom,
mes objectifs.
Progrès. Liberté.
La conquête du
monde digital.

BEN

L'après-midi fait doucement place au soir. Ils sont assis dans la salle de réunion, la lumière chaude du soleil couchant filtre à travers les stores.

Malvi, le commissaire divisionnaire, est le seul debout. Peut-être parce qu'il ne fait que passer, peut-être parce qu'il doit se sentir au-dessus des autres. Peut-être pour d'autres raisons.